

JOURNÉE PÂTURAGE ORGANISÉE PAR CLOÉ

Les pieds dans l'herbe pour une gestion au plus juste du pâturage

La Coopérative Lorraine Elevage (CLOÉ) a organisé, fin mars, deux journées axées sur le pâturage. La première s'est tenue, le 29 mars, à la ferme Gen'Avenir d'ELITEST, à Plesnois (57). Les intervenants ont apporté leurs recommandations pour optimiser le pâturage et la qualité des prairies.

«**Q**uand tout semble difficile, il faut se concentrer sur ce qu'on sait faire, la technique. Voilà pourquoi nous avons choisi d'organiser cette journée», a introduit Xavier Lerond, président de LORCA Elevage.

«L'herbe est le premier levier autonomie des élevages. L'herbe est la ressource alimentaire la moins coûteuse et un aliment à haute valeur alimentaire, à condition qu'elle soit bien gérée», rappelle Julien Tisserand, ingénieur à CAL Elevage.

Pratiquer une bonne gestion du pâturage c'est offrir de l'herbe de qualité, en quantité. «Pour viser la qualité, il faut 8 à 10 cm d'herbe disponible en permanence. Il y a un outil simple pour évaluer la hauteur d'herbe : votre botte. Au-delà de 13 cm, il y a risque de débordement. Or, mieux vaut avoir un manque d'herbe qu'un débordement. Et pour viser la quantité, il faut doubler la surface disponible par vache au printemps», recommande Pascal Kardacz, responsable technique à LORCA Elevage, rappelant les bonnes pratiques de gestion de l'herbe : déprimaire et fauche précoce, fauche des refus, chargement adapté, éviter la montée à épis et le surpâturage... «La gestion de l'herbe demande de la surveillance et de la réactivité, elle nécessite des ajustements en permanence : il faut faire le tour des parcelles assez fréquemment», insiste Pascal Kardacz.

Le responsable technique recommande la pratique du pâturage tournant. «Il faut compter une présence 7 jours maximum par parcelle et un



Responsable de l'exploitation Gen'avenir, Christophe Caron (à g.) a présenté l'évolution de la ferme ces dernières années. L'herbe a été replacée au cœur du système.

temps de repos d'au moins 21 jours au printemps et 35 jours en été, pour que les graminées aient le temps de reconstituer leurs réserves. Le pâturage cellulaire, ou dynamique, dont on entend beaucoup parler actuellement, permet un temps d'occupation très court, de 1 à 2 jours. Certes, on optimise la production des micro-parcelles, mais c'est une pratique qui demande d'être relativement présent».

«Cultiver l'herbe, c'est se remettre en question tous les ans, d'autant que les accidents climatiques sont de plus en plus fréquents et impactent la gestion des prairies», appuie Julien Tisserand.

Agrir avant que la prairie ne soit trop dégradée

Responsable semences chez LORCA, Vincent Heip a fait un point sur l'amélioration ou la rénovation des prairies. «Avant tout, il faut faire un diagnostic

de votre parcelle, vous demander si la production est suffisante ou à la baisse, quelles sont les plantes indésirables et estimer le pourcentage de "bonnes" graminées et légumineuses». L'amélioration est possible s'il y a moins de 30 % d'espèces indésirables. Le sursemis peut être envisagé si la parcelle possède un fond prairial intéressant. «C'est une technique plus économique mais aussi plus aléatoire à cause de la météo et de la concurrence des espèces en place. Il faut privilégier des espèces agressives à implantation rapide et contenir la concurrence pendant la phase d'installation par broyage, fauche ou pâturage rapide. Et il ne faut pas apporter d'azote six semaines avant et après semis pour ne pas favoriser les espèces installées», recommande Vincent Heip.

Lorsque les plantes indésirables représentent 60 à 70 % du peuplement, il est préférable de détruire la prairie et d'envisager un nouveau semis. Le resemis s'impose également lorsque la prairie a été dégradée. «C'est le cas des parcelles tassées du fait des conditions humides du printemps 2016», note Vincent Heip, rappelant l'importance de la profondeur de semis, entre 0,5 et 1 cm, et de la date de semis. «Un semis de printemps, entre le 20 mars et le 20 avril, est favorable aux espèces à implantation rapide. Mais la prairie n'assurera qu'une production partielle sur l'année». Le semis d'automne, du 10 août au 10 septembre, est favorable aux espèces à implan-

tation lente. Elle permet une production normale l'année suivante. «Les variétés récentes sont très productives, il faut donc les alimenter correctement lors de leur phase d'implantation : un apport de 30 unités de phosphore et de 60 unités de potasse est indispensable», ajoute le responsable.

L'herbe au cœur du système

La journée s'est poursuivie par la visite de l'exploitation d'ELITEST, Gen'Avenir, située à Plesnois, à quelques kilomètres de Metz. La ferme exploite 214 ha dont 78 ha de pâtures et conduit un troupeau d'une soixantaine de mères allaitantes Charolaises, 100 % sans cornes, en système naisseur-engraisseur. Une importante réflexion autour du pâturage a mobilisé toute l'équipe. Le système de production a été

complètement repensé à partir de 2013. «Nous sommes passés d'un système intensif à un système beaucoup plus extensif. Nos objectifs aujourd'hui sont de produire des performances animales au pâturage, de viser l'autonomie alimentaire et d'optimiser l'herbe pour limiter les coûts de production», explique Christophe Caron, le responsable de l'exploitation. L'équipe a ressemé 44 ha en herbe entre 2013 et 2015 et mis en place du pâturage tournant pour l'ensemble des lots. Les animaux passent en moyenne 5 à 7 jours par parcelle au printemps.

L'aménagement des parcelles a été soigneusement réfléchi. Une partie des parcelles sont en lisière de forêt : un fil électrique vient renforcer les clôtures extérieures barbelées pour éloigner les sangliers. Pour les veaux, l'équipe a aménagé un système nourrisseur central accessible depuis l'ensemble des paddocks par un jeu de barrières. Elle a également pensé les points d'eau pour qu'ils soient accessibles depuis deux paddocks. Pascal Kardacz souligne la qualité de découpe du parcellaire, des aménagements et de l'implantation. Le coût de mise en place du pâturage tournant se monte à 2.600 € de matériel de clôture (plus poste électrique) et 2.500 € d'abreuvement. «C'est un investissement certes, mais qui est vite rentabilisé», estime Christophe Caron. Sur les deux premières années, l'équipe a observé de meilleures performances animales : le GMQ a été supérieur de 300 g/veau mâle au printemps 2014.

Hélène FLAMANT



L'ensemble des découpages et des aménagements ont été soigneusement réfléchis par l'ensemble de l'équipe.

Savoir s'adapter à la qualité des fourrages récoltés

En s'appuyant sur des analyses de fourrages 2016 (foin, enrubanné et ensilage), Gérard Blondin, de Lonsu, a rappelé l'importance de s'adapter à la qualité des fourrages récoltés.

«Si on n'adapte pas le rationnement, les vaches seront en sous-alimentation énergétique avec, comme conséquences, des pertes d'état corporel, des problèmes de fécondité et des pertes de production laitière : une Uf en moins ou 100 g de PDI en moins c'est 2 litres de lait en moins. Or, pour les veaux, 1 litre de lait c'est 100 g de GMQ. L'incidence d'une sous-alimentation sur le poids des veaux en fin d'hiver n'est pas négligeable : 100 g de GMQ en moins, c'est 17 kg en moins soit une moins-value de 51 euros ou 105 euros pour une perte de GMQ de 200 g. Soit, pour 80 vaches nourrices, le surcoût de l'alimentation est de 4.000 euros si l'éleveur adapte la ration. Mais si l'éleveur ne s'adapte pas, c'est 4.000 euros de produit brotard et 2.000 euros de produit brotardés en moins».